

De la conjuration sans fin

L'état présent du monde, de l'Eglise, de notre pays ne manque pas d'attrister nos cœurs et d'obscurcir nos esprits. Comment garder la tête froide, conserver l'espérance, faire grandir la foi lorsque tout semble s'écrouler par pans entiers dans le fracas des rumeurs et des mensonges ? La tentation est de se recroqueviller en de petites chapelles, de cultiver son quant-à-soi, d'entretenir son pessimisme, d'annoncer l'apocalypse tout en demeurant les bras ballants. Pour ne pas sombrer, il faut regarder en arrière, se souvenir de l'histoire, celles qu'ont écrite nos aïeux, pour le meilleur et pour le pire. Car, dans le passé, se trouve la racine du mal moderne. En comprendre les ressorts permet d'être moins désarmé, de repérer l'ennemi, d'échapper à ses stratagèmes et d'organiser la contre-attaque.

Notre Seigneur ne nous a jamais promis un parcours de santé. Il ne nous a pas annoncé le plaisir à chaque tournant du chemin. Bien au contraire, Il n'a cessé de nous avertir sur ce qui attendait le disciple fidèle : renoncement, croix, rejet, persécution, mort. Pas de quoi enthousiasmer les foules, pas même celles qui se disent aujourd'hui « catholiques » et pour lesquelles la foi se résume à un menu relativiste et personnalisé où la tolérance et le vivre-ensemble prennent plus de place que l'amour de la vérité et l'exercice héroïque de la charité. Il n'a jamais proclamé que la récompense serait donnée en ce monde, et si Il a bien déclaré que les puissances de l'enfer ne prévaudraient pas contre l'Eglise, Il n'a jamais sous-entendu que cette dernière serait couronnée de lauriers par le monde qui ne pouvait et qui ne peut que la haïr. Comme nous ne sommes pas des catholiques des âges d'or de l'Église et que nous ne connaissons pas encore de persécution sanglante, nous avons pris l'habitude de nous être installés confortablement dans une foi qui ne dérange guère, qui n'est souvent que la cerise sur le gâteau, ou, pire, la cinquième roue du carrosse. Le moindre effort nous coûte et le mot même de sacrifice nous épouvante et nous dégoûte. Que nous le voulions ou non, nous sommes bien embourbés dans le monde. Un chrétien du XIIIème siècle serait bien surpris de nous découvrir car nous n'avons pas beaucoup de points communs avec lui. Y compris dans les milieux de la « tradition », les fidèles présentent souvent un vernis qu'ils confondent avec l'essence. Les structures sont faibles, la colonne vertébrale inexistante, tout l'édifice est fragilisé. A la moindre épreuve, voilà que tout s'écroule. Nous nous consomons aussi rapidement que l'étrange incendie de Notre-Dame a dévoré la cathédrale. Pourquoi donc sommes-nous si vulnérables alors que nous avons la prétention de confesser une foi identique à celle de nos pères ?

Nous sommes en grande partie des héritiers inconscients du contenu de l'héritage que nous avons reçu. Tout est pêle-mêle dans le coffret remis entre nos mains, le pire et le

meilleur. Nous savons bien que lorsque ces deux-là sont mélangés, le pire finit toujours par l'emporter, d'autant plus que le monde environnant n'aide pas à résister, à réfléchir, à discerner. Alors nous pataugeons comme nous pouvons, esseulés et abandonnés que nous sommes, alors que le phare romain, qui avait brillé pendant deux millénaires, s'essouffle soudain et ne brille plus que par intermittence. Il nous faut comprendre de qui et de quoi nous sommes les héritiers pour pouvoir réagir comme il se doit. Il ne s'agit pas d'être grand clerc et de décortiquer l'histoire pour que la vérité saute aux yeux. Le poète Lamartine écrivait : « *Toute civilisation qui ne vient pas de l'idée de Dieu est fausse. Toute civilisation qui n'aboutit pas à l'idée de Dieu est courte. Toute civilisation qui n'est pas pénétrée de l'idée de Dieu est froide et vide. La dernière expression d'une civilisation parfaite, c'est Dieu mieux vu, mieux adoré, mieux servi par les hommes.* » Cette vision est certes un peu romantique et les termes mériteraient des éclaircissements et des précisions, mais l'intuition est juste. Depuis que la civilisation n'a plus Dieu comme assise, comme guide et comme but, elle erre et elle s'étirole. Encore faut-il qu'il s'agisse du vrai Dieu, celui révélé par le Christ, et non point une mauvaise et fausse copie, une singerie diabolique, comme les dieux adorés dans les fausses religions. Nous allons dire que nous adorons vraiment Dieu, celui de la Révélation. Cela est possible, mais nous devrions y regarder à deux fois car ce Dieu a été tellement défiguré depuis plusieurs siècles dans notre pays et sur le continent européen. Robespierre lui-même croyait en Dieu et lutta contre l'athéisme révolutionnaire. Mais quel Dieu ? Un mot ne suffit pas à établir la vérité. Si l'objet de l'intelligence est mauvais, le vocabulaire aura beau être pieux, l'ensemble ne sera pas simplement vide mais également néfaste et faux. Beaucoup de personnes parlent aujourd'hui de Dieu, y compris dans les loges maçonniques. Nous ne sommes pas à une époque de vide religieux, mais plutôt de trop-plein qui est du poison. Or, la confusion semée dans les esprits en ce qui concerne Dieu ne date pas d'hier. Elle est ancienne et, comme elle vient du diable, elle a tissé patiemment sa toile, durant des siècles, passant inaperçue très longtemps, puis s'imposant tout à fait. En fait, il existe une conjuration qui a pris racine dès la fin du Moyen Age et qui n'a cessé de prendre de l'embonpoint. Certaines saines réactions l'ont parfois réduite au silence quelque temps, la poussant à un régime amaigrissant, mais, rapidement elle a repris du poids dès que l'occasion s'en présentait. Cette conjuration est celle dirigée contre la religion catholique (pas d'abord le christianisme mais le catholicisme romain). Deux civilisations sont face à face : la catholique, et l'autre qui n'existe qu'en opposition avec la première et toujours sur les ruines de la première car elle est incapable de créer quoi que ce soit par elle-même. Le Malin ne peut rien inventer, rien produire, rien construire. Il singe et il parasite. La civilisation moderne a surgi et n'a survécu, grassement, que comme corps étranger s'incrustant dans un corps sain, la civilisation chrétienne (catholique uniquement, puisque toute l'Europe n'est ce qu'elle est que grâce au travail de l'Église, de ses moines, de ses théologiens, de ses artistes).

La fin dernière de l'homme est la félicité, comme l'a si bien décrit Bossuet dans ses *Méditations sur l'Évangile*. Ce bonheur ne se trouve qu'en Dieu, tel est le programme des Béatitudes. L'Église n'a jamais enseigné un autre message, jusqu'à ce qu'elle se laisse séduire par les sirènes de la civilisation moderne qui, elle, affirme que le bonheur est dans la jouissance personnelle. D'un côté, le mérite pour le salut éternel, de l'autre, le plaisir éphémère pour une satisfaction terrestre. Il faut choisir entre les deux. Le problème est que, surtout depuis la Renaissance, puis la secousse de l'hérésie protestante, et encore plus la Révolution fille des Lumières et de la franc-maçonnerie, le message est brouillé au sein de l'Église où tant se sont laissé tromper et ont décidé, d'abord avec le modernisme puis avec le concile Vatican II, de rendre hommage au monde et de déposer les armes. Ce furent les épousailles de la carpe et du lapin. Un tel couple est stérile et celui des deux qui est pur perd son innocence en se livrant à l'autre. Le *Syllabus* de Pie IX a parfaitement souligné ces aberrations et il est plus que jamais d'actualité car il dénonce les erreurs qui ont fructifié à notre époque. Le P. Pierre de Clorivière, jésuite de l'ancienne Compagnie survivant dans le tumulte de la Révolution, écrivait en 1794 dans ses *Vues sur l'avenir* : « *Le grand effort de l'enfer, maintenant surtout, tend à séparer l'homme de Jésus-Christ, à le mettre dans l'inimitié de Jésus-Christ. Tous les biens que Dieu a faits à l'homme, c'est en vue de Jésus-Christ qu'Il les a faits. Jésus-Christ est le flambeau du monde. En s'écartant de Lui, les peuples, comme les individus, se replongent dans les ténèbres. Il en sera toujours ainsi.* » Du trouble intellectuel causé par la querelle des universaux à la fin du Moyen-Age, à l'amour immodéré de l'antique et de l'homme à la Renaissance avec Pétrarque, Alberti, Erasme même, à l'hérésie de Luther et de Calvin, aux philosophes des Lumières, Rousseau aussi bien que Voltaire, à l'instauration des loges maçonniques, à la grande Révolution et aux petites qui vont suivre, tout se tient par un fil invisible au début, puis de plus en plus net : la haine du catholicisme et le souhait de le remplacer par une nouvelle religion, au départ encore chrétienne par certains aspects, puis totalement étrangère. Notre religion moderne, héritière de cette conspiration, est le moi, d'ailleurs souvent et de plus en plus indifférencié dans la masse, dans la nasse des moi qui s'additionnent, se confondent mais qui ont la prétention de se suffire à eux-mêmes, d'être maîtres de leur origine et de leur fin. Le bonheur n'est plus réduit qu'à une somme indéfinie, infinie de plaisirs médiocres ou franchement mauvais qui sont déclinés jusqu'à la nausée. L'homme moderne est riche et malheureux. Ce n'est même plus la civilisation moderne, qui comportait en elle des idées chrétiennes devenues débridées, mais une société post-contemporaine composée d'invertébrés déprimés parce que gavés.

Personne ne peut dire qu'il n'est pas, peu ou prou, tributaire de cette nouvelle manière d'être (ou de ne pas être). Nous sommes tous touchés par le poison ; le seul remède est une vigilance de chaque instant et une exigence envers soi-même qui ne laisse la porte ouverte aux influences pourries. Travail titanesque, héroïque ? Plus que cela : travail

de la sainteté, c'est-à-dire l'abandon de sa volonté propre à l'oeuvre de la grâce. La seule richesse qui importe est l'homme intérieur. Tout le reste passe et ne laisse aucune trace. Quelle est notre priorité ? Celle de plaire au monde ou celle de vivre déjà de la vie éternelle ? Le choix demande des sacrifices. Le royaume des cieux n'est pas de ce monde, mais nous pouvons vivre ici-bas comme un préambule pour le royaume qui ne passe pas.

P.Jean-François Thomas s.j.
S. François Caracciolo
4 juin 2019



Le Greco : l'adoration du Saint Nom de Jésus

